

## Nature versus Environnement : qu'est ce qui se cache derrière cette distinction ?

Yorghos Remvikos, CEARC, OVSQ, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines

*Résumé.* Quel pourrait être l'intérêt pour l'humanité ou pour la Terre de contraster Nature et Environnement ? Pour le comprendre et, potentiellement en tirer partie face à la crise écologique et sociale, il nous faut examiner la longue évolution de l'idée même de Nature, alors que l'Environnement est une notion d'introduction récente, dans la deuxième moitié du XXème siècle. En établissant le lien entre histoires de la Nature et de l'humanité, je voudrais montrer que les idées émergent dans des circonstances historiques (naturelles et culturelles) ; elles se différencient, s'opposent, se remanient, en influençant, en retour, tant l'évolution des structures sociales, que les dispositions des humains.

*Abstract.* What could be the interest in contrasting our understanding of Nature or the Environment, both for humanity or our Planet? Answers to that question, as well as actual consequences in the face of our current ecological and social crisis, can be obtained by examining the long evolution of the idea of Nature, whereas the term Environment was introduced only in the second half of the 20<sup>th</sup> century. By establishing links between the histories of Nature and Mankind, I would like to show how ideas emerge from historical circumstances (natural and cultural) then, through processes of differentiation and opposition, they are reshaped, influencing in return simultaneously, the social structures and dispositions of humanity.

Derrière les appels de plus en plus nombreux à « protéger » la Nature ou « préserver » l'Environnement, trouvons-nous au moins une convergence de sens ? Il est probable que chacun d'entre nous serait en mesure de distinguer les deux notions, encore que la frontière entre les deux soit difficile à positionner. Cependant, ceux qui sont susceptibles de tenir compte de leur évolution conceptuelle tout au long de l'histoire et comment chaque période a « redéfini » leur sens, face aux défis changeants et les croyances prévalentes en fonction des cultures (et pour quel résultat ?), sont probablement moins nombreux. Bien évidemment, il ne s'agit pas d'un simple examen critique. Mon but est de réfléchir sur l'impact des sens que nous leur donnons aujourd'hui et distinguer ce qui relève des connaissances de ce qui appartient à l'éthique.

Je partirai d'une citation de François Ewald qui, dans un ouvrage de 1992, disait que : ...quand l'environnement apparaît, la nature disparaît (cité dans ref 1). Il y aurait selon l'auteur une incompatibilité des deux termes ! Remarquons d'abord que la distinction n'appartient qu'à la seule culture européenne, aucune autre ne faisant intervenir un terme équivalent à la Nature (2). De ce fait, je prendrai, comme point de départ, la *Φύσις* (physis) des anciens grecs que le terme latin de *Natura* était censé traduire. Il est admis que le terme latin dérive du verbe *nasco* (naître), alors que l'origine étymologique grecque vient du verbe *Φύειν* (phyein), soit pousser, se développer... ? En tout cas, il n'y avait aucun doute, chez les anciens, quant à une nature comprise comme une entité vivante, dotée de la capacité propre à se renouveler, s'actualiser (un processus plutôt qu'un objet), d'où la considération que les humains en dépendent et, j'ajouterai, ne doivent pas en abuser (1,3,4).

Il y a dans ce qui précède, au delà de la question de sens, un positionnement au sein de la Nature (et non lui faisant face), avec des conséquences sur les rapports que les humains entretiennent avec elle et qui ont persisté, bonant – malant, jusqu'au 17<sup>ème</sup> siècle, suite à l'émergence de la nouvelle Science et la séparation Nature – Culture. Lancé dans le projet de ce mot-à-mot, j'étais loin d'imaginer l'étendue et richesse de la littérature sur l'histoire de l'idée même de Nature, alors que pour l'Environnement<sup>1</sup>, force était de constater qu'il

---

<sup>1</sup> Je parle ici du substantif nouveau qui consacre l'Environnement comme un objet d'étude et non les sens courants

s'agissait d'une introduction récente, au cours du XX<sup>ème</sup> siècle et qui s'institutionnalise avec la création de ministères de l'environnement dans les années 1960-70<sup>2</sup>.

Loin de moi l'ambition de relater l'ensemble des écoles et courants de pensée qui, depuis l'antiquité, se sont affrontés sur le sujet de la Nature, qu'ils soient, idéalistes, matérialistes, voire panthéistes. Je passerai par quelques distinctions ou points d'achoppement, des éléments de l'histoire qui m'ont moi-même surpris, témoignant de l'évolution des idées qui, à la fois émergent de circonstances historiques, tout en ayant des conséquences sur le plan social et politique.

Nous disposons de nombreux textes qui confirment qu'en continuité avec les conceptions mises en avant par Platon dans son *Timée*, pendant la Renaissance, la Nature était encore largement assimilée à un organisme, y compris par des auteurs qui se réclamaient du christianisme et admettaient que la Nature avait été créée par Dieu. Il est tout à fait marquant de trouver chez certains auteurs des interdits, par exemple, vis-à-vis des activités extractives<sup>3</sup>, comme l'avait fait précédemment Ovide, Sénèque ou Pline (3). Ceci ne veut pas dire que d'autres auteurs ne se soient pas distingués. Par exemple, Machiavel, dans son *Prince*, au début du 16<sup>ème</sup> siècle, disait déjà de la Nature qu'elle était sauvage et imprévisible, nécessitant d'être « domptée », image bien différente de celle de la bienveillante Mère nourricière des théories organicistes. Bien que la révolution scientifique soit annoncée dès le 16<sup>ème</sup> siècle<sup>4</sup> (5), ce n'est qu'au tout début du 17<sup>ème</sup> que Kepler utilisera la métaphore du mécanisme d'horlogerie, annonçant le changement de paradigme (3), d'une compréhension organique vers un modèle mécanique.

René Descartes ne fut pas le seul à adopter une position mécaniste<sup>5</sup>, mais c'est celui qui lui a donné la formulation la plus extrême<sup>6</sup>. Essayons d'en comprendre les implications. Le Créateur aurait fabriqué un ensemble de pièces, qui s'emboîtaient parfaitement. Une fois la création assemblée, il la mit en mouvement, perpétuel et immuable, mouvement qui était soumis à des lois universelles, que les humains seraient en mesure de découvrir grâce à l'usage de leur entendement. Le projet de la nouvelle Science était posé. La théologie, dite naturelle, qui remonte au 13<sup>ème</sup> siècle, sera d'un grand secours, permettant de concilier Dieu avec la nouvelle entreprise scientifique. La Nature-mécanisme est ainsi réduite au statut d'objet, le mouvement lui venant de l'extérieur ; la matière est forcément inerte, morte. Cette Nature-chose était aussi extérieure aux humains qui s'en étaient retirés (la séparation Nature et Culture) et pouvaient désormais se constituer en ses maîtres et possesseurs. Le fameux passage correspondant du *Discours de la méthode* tend à focaliser la critique écologique, mais si on se tourne vers l'homologue britannique de Descartes, Francis Bacon, la Nature est qualifiée de « slave of mankind » ! Différents auteurs porteront la métaphore mécaniste jusque dans notre pensée. Citons Thomas Hobbes, Blaise Pascal ou encore Gottfried Wilhelm Leibnitz, comme exemples (3), bien avant que le fonctionnement de notre cerveau ne soit assimilé à un calculateur (6).

Le nouveau discours de la maîtrise de la Nature ne peut cacher le fait que pour la dominer il faut connaître ses lois et s'y conformer, ce qui n'est pas si éloigné de l'obligation des organicistes de la Renaissance de connaître les principes occultes, afin de bénéficier de la puissance des cieux pour produire des changements sur les objets phénoménaux (ceux de notre vie quotidienne). La vision mécaniste reprend de la magie naturelle le concept de manipulation de la matière, mais lui retire toute caractéristique vitale. Ce qui la distingue

---

<sup>2</sup> On peut y voir l'énorme impact de la publication du *Printemps Silencieux* de Rachel Carson en 1962 et l'adoption du National Environmental Protection Act en 1969, aux USA

<sup>3</sup> C'est le cas d'un utopiste du 16<sup>ème</sup> siècle, Henry Cornelius Agrippa, qui reprend les thèses d'Ovide

<sup>4</sup> La publication des ouvrages de Copernic et de Vésale est citée en exemple

<sup>5</sup> La littérature anglosaxonne a tendance à partir de l'œuvre de Francis Bacon, dont la méthode était différente (Bacon est un empiriste), tout en défendant la nouvelle Science comme domination de la Nature

<sup>6</sup> Son contemporain Gassendi, également fondamentalement mécaniste, adoptera des positions plus nuancées, en intégrant l'atomisme d'Épicure et de Lucrèce et en défendant l'âme des animaux

porte plus sur la levée des inhibitions, du fait du caractère vivant de la Nature des organicistes qui imposait son respect. En conséquence, les positions mécanicistes, outre d'avoir permis le nouveau discours de la domination, vont faciliter une nouvelle attitude, l'exploitation des ressources pour le profit, plus limitée aux prélèvements de juste ce dont les humains ont besoin pour survivre. Ceci sera accompagné d'un renversement des jugements sur la valeur de ce qui est naturel, par rapport aux artefacts de fabrication humaine. Chez Aristote, comme chez Platon, l'artefact n'est qu'une pale copie du modèle idéal, alors que chez les mécanistes, remplacer une pièce de la machine pourrait mener à un « fonctionnement » amélioré. Ainsi, ce qui était plutôt hybris chez les anciens, devient projet émancipateur pour les modernes, en insistant jusqu'aux bénéfices sociaux (7)<sup>7</sup>.

Mais, il serait erroné de considérer que la conception organique était homogène et une autre distinction nous montrera cette double relation entre les idées sur notre Monde et les structures sociales, elles-mêmes évolutives en fonction des nouvelles idées. Le modèle hiérarchique, issu de la vision d'Aristote, prenait appui sur une analogie entre le corps humain (microcosme) et celui du cosmos (macrocosme), soit le monde structuré ou organisé, par opposition au chaos. Ainsi, les parties inférieures (des corps) étaient au service des parties supérieures, ces dernières exerçant, en retour, un contrôle sur les parties inférieures. De cette façon se trouvait légitimé le système monarchique, garantie de l'ordre, pendant que la démocratie était vue comme un monstre à plusieurs têtes, le pouvoir de la foule désordonnée se rapprochant du chaos (3).

C'est les sectes puritaines, acteurs de la guerre civile britannique du milieu du 17<sup>ème</sup> siècle qui exprimeront une variante organique communautaire. Leur éthos était égalitaire, reflétant un certain ordre cosmique, refusant la société hiérarchique et prônant le retour à un christianisme des origines (3). Le roi Charles 1<sup>er</sup> sera décapité, mais la révolution puritaine n'aura qu'une existence éphémère. La royauté sera rétablie et une autre conception de la Nature émergera.

N'oublions pas que la Nature, dans toutes les langues qui disposent du terme, est de genre féminin. Ceci remonte aux cosmogonies anciennes, la Nature étant associée à l'image maternelle. Mais au 17<sup>ème</sup> siècle les fixations de l'humanité n'étaient plus les mêmes. Déjà chez Aristote, le principe féminin était passif, par rapport au masculin qui lui serait actif. Ceci se retrouvera dans les croyances concernant la participation des deux dans la reproduction. La femme est l'élément passif qui reçoit le sperme, déposé par l'élément actif, c'est-à-dire, le masculin<sup>8</sup>. Un compromis entre les anciennes thèses contraires sera atteint par une position qui considèrerait la Nature comme vivante, mais limitée à un statut végétatif, passif, qui n'attendait que la main de l'humain pour s'épanouir. Par analogie, au sein de la société la femme devait revenir à un statut secondaire<sup>9</sup>. La domination sur la mère Nature trouvera son parallèle dans la domination sur la femme<sup>10</sup>. Ainsi seront interdites de l'exercice d'accouchement les sages femmes, qui n'avaient pas le droit de manier le dernier instrument inventé à cet effet, le forceps. Les tenant(e)s des anciennes croyances courraient le risque d'être poursuivi(e)s et il y aura un pic dans les procès en sorcellerie qui concerneront pour environ 80% des femmes (3).

---

<sup>7</sup> William Leiss dans ce même ouvrage analyse l'évolution du discours de la maîtrise de la Nature, en s'appuyant sur l'histoire des sciences ; il révèle une promesse non tenue que la Science puisse améliorer le contrôle-de-soi des humains

<sup>8</sup> Nous trouverons un prolongement de ces conceptions avec la publication des dessins de van Leeuwenhoek, inventeur d'un microscope qu'il utilisa pour examiner son propre sperme. Ces dessins montrent un petit bonhomme préformé (il parle d'animalcules) recroquevillé dans la tête du spermatozoïde, qui se développerait au contact avec un terreau favorable (le réceptacle féminin)

<sup>9</sup> Dans le chapitre 7 de *The Death of Nature*, l'auteure se réfère aux expressions de Bacon qui appelait à la domination de la Nature comme des femmes

<sup>10</sup> On pourrait ici trouver un certain écho entre la Nature organique, comme terre nourricière et le mouvement éco féministe contemporain

Néanmoins, la position de Descartes, séparant radicalement la matière et le mouvement, posait un problème. Les thèses de la décadence et la corruption continue de notre Monde étaient dominantes. Si Dieu avait mis la mécanique de la création en mouvement une fois pour toute, comment celui-ci pouvait se conserver devant cette évidente corruption ? Nous étions au temps de la naissance de la Physique<sup>11</sup>, avec l'élaboration des théories sur la quantification du mouvement et l'inertie des corps. Newton et Leibnitz, qui occuperont une place centrale dans la nouvelle aventure de la Science, s'opposeront sur le sujet, ramenant l'influence de Dieu dans le système, mais chacun lui donnant une place différente, en même temps que leur dispute portait sur l'existence ou non du vide (8)<sup>12</sup>.

La nouvelle science adoptera largement la vision de la Nature comme mécanisme, l'horloge étant régulièrement proposée comme métaphore adéquate. Les tenants de la Nature-organisme, faisant intervenir un principe (ou élan) vital, d'où l'appellation de vitalistes, seront accusés de faire de la métaphysique<sup>13</sup> (c'est encore le cas aujourd'hui), contraire à la pratique de la démonstration expérimentale scientifique. Si Paracelse développe des thèses vitalistes au début du 16<sup>ème</sup> siècle, près de deux siècles plus tard, Xavier Bichat adoptera aussi une position vitaliste, à laquelle Claude Bernard ne sera pas insensible (9), tout en étant critique, ce qui doit nous rappeler que nous ne disposons toujours pas de définition acceptée de ce qu'est la Vie.

Le projet de la domination était accompagné d'un discours péjoratif sur la Nature sauvage<sup>14</sup>, qu'il fallait améliorer. Si ce fut un cas général en Europe, il en fut tout autrement aux Etats-Unis. La notion de « *wilderness* » a été défendue par le courant transcendentaliste, au 19<sup>ème</sup> siècle (notamment R.W. Emerson et D.H. Thoreau), qui a loué la Nature sauvage (2,10), comme s'il était toujours possible de trouver des parties vierges de toute influence humaine. Alors que la pensée dominante considérait que l'action humaine était nécessaire pour l'épanouissement de la Nature, désormais il était question de célébrer la Nature exempte de toute trace d'activité humaine ! Au tournant des 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècle, le débat fera rage aux USA entre préservationnistes, tenants d'une exploitation rationnelle de la Nature et les conservationnistes qui vont promouvoir sa sanctuarisation (1,4). Le premier parc national sera créé, aux USA, par décret en 1872, défini comme « exempt d'exploitation mercantile, voué à la satisfaction du peuple ».

L'idée selon laquelle l'humain est foncièrement destructeur vis-à-vis de la Nature qu'il fallait conserver dans son état originel a connu et connaît encore un certain succès. Même si la controverse autour de la wilderness n'a pas eu lieu en Europe, une certaine écologie que je qualifierais d'apparence misanthrope s'est développé et s'exprime aujourd'hui avec force. Précisons que la création des parcs nationaux américains a aussi servi pour exclure les peuples autochtones de leurs territoires historiques. Aujourd'hui, la notion de wilderness est plutôt considérée comme une illusion, car les descendants des premiers colons avaient entre temps oublié que leur arrivée dans le nouveau monde a provoqué la disparition de quelques 90% des populations autochtones et que l'apparence sauvage d'une certaine Nature ne pouvait réellement cacher les traces de leur occupation passée par des humains (10).

Je me tournerai maintenant vers Georges Canguilhem, médecin et philosophe qui dans ses essais sur la Connaissance de la vie (11), défendra le vitalisme. Mais, ce qui m'intéresse chez cet auteur, est justement sa discussion du concept de milieu, qu'il fait remonter à Newton<sup>15</sup>. Partant de son acception d'abord physique qui figurera dans l'Encyclopédie (9), le concept

---

<sup>11</sup> Il était question à l'époque de philosophie naturelle

<sup>12</sup> Ce point aurait mérité un développement qui dépasse l'ambition de cette courte contribution ; pour ceux qui s'y intéresseront, ils trouveront un exposé très fouillé dans Alexandre Koyré (réf. 8, chapitre 11)

<sup>13</sup> Le parallèle avec l'animisme païen était un autre argument

<sup>14</sup> Buffon qualifiait la nature sauvage comme hideuse

<sup>15</sup> Newton s'en sert pour expliquer l'action à distance des corps entre eux que la physique de Descartes, qui se limitait aux chocs, par contact, ne pouvait aborder ; le milieu serait comme un fluide dans lequel seraient plongés les corps

connaîtra une lente évolution avec son import en biologie, toujours dans son acception physique (que l'on retrouve dans le terme Environnement d'aujourd'hui), avant même que l'écologie ne se différencie, au 20<sup>ème</sup> siècle.

Dans l'essai sur le normal et le pathologique, il développe une compréhension de la maladie comme résultant d'une relation altérée entre l'organisme et son environnement de vie, sens donné au milieu dans ce contexte et il propose que l'on ne puisse pas l'étudier séparément de l'organisme qui en dépend (9). C'est sa critique du terme environnement, que Canguilhem comprend comme le milieu propre à l'organisme, que je veux souligner. Nous revenons ainsi à cette inséparabilité (entre organisme et son milieu) présente dans les thèses organicistes.

Il devient possible de positionner le concept d'Environnement comme le dernier avatar dans le processus de chosification de la Nature (ou carrément de la Terre)<sup>16</sup>, séparant ce que Canguilhem appelait milieu, du vivant qui lui est inséparable. L'action rationnelle sur l'Environnement est assimilée à une certaine ingénierie, « décomplexée » car portant sur un substrat inerte et la gestion des prélèvements au sein d'écosystèmes modélisés, forcément au service de l'humanité. Comment alors « protéger » le vivant et les écosystèmes, comme ensembles d'interdépendances (ne serait-ce ce qu'implique la conservation de la biodiversité, souvent réduite à la protection d'espèces menacées ?). Le substrat a beau être inerte il reste la condition de possibilité du vivant, de même que la « santé » d'un écosystème peut être vue comme condition de possibilité d'une diversité toujours (ou potentiellement) renouvelée. Chaque intervention fera face à toutes sortes de résistances du vivant<sup>17</sup> (7), qui n'est pas corvéable à souhait et ne se laisse pas toujours domestiquer, sans négliger le climat sans cesse changeant, menaçant de rebattre les cartes et donc les opportunités et risques pour les différentes espèces.

Émerge de tout ce qui précède une question lancinante. Si nous avons besoin de maintenir la biodiversité, est-ce une question scientifique ou comporte-t-elle aussi une dimension éthique ? Dit autrement, admettons que les humains disposent d'une certaine réflexivité par rapport aux conséquences de leurs actions, doivent-ils toujours privilégier, comme finalité ultime, leur utilité exclusive telle que perçue à un moment donné ? Le discours de la domination sur la Nature ne devrait pas masquer le fait que nous sommes responsables, par les conséquences de nos actions, de la survie de l'ensemble des espèces qui définissent les écosystèmes et par là la Biosphère dans sa totalité (4,10). Voyez comment cette question est refoulée dans le discours qui cherche à classer le vivant en utile et inutile, voire nuisible (aux humains bien sûr, mais lesquels et dans quelles circonstances ?). Nous faisons face à une question éthique, peut-être La question éthique, qui nous pousse à considérer une approche non anthropocentrée, comme Aldo Léopold l'a mis en avant (12), appel qui est aujourd'hui relayé et prolongé par les promoteurs d'une éthique de la planète (1,4). Comme l'affirme William Leiss (7), il faut réunir la nature en-nous et celle hors-de-nous. Quel que soit le sens de la maîtrise, technologique et scientifique, exercée sur la nature, elle ne peut se réfugier derrière une innocence politique et sociale. Elle se doit aussi de considérer une auto-régulation ou auto-discipline de l'humanité. L'antispécisme, mouvement qui prend naissance vers 1970 et qui refuse l'exception humaine issue, entre autres, de notre héritage judéo-chrétien (5), est un exemple d'approche non anthropocentrée, conduisant au véganisme<sup>18</sup>, une pratique éthique sans considérations utilitaristes.

---

<sup>16</sup> J'observe que dans les temps récents, au moins en France, le terme écologie est parfois utilisé à la place d'environnement, sans vraiment aborder son contenu et donc tout besoin de revoir les pratiques

<sup>17</sup> C'est le concept de Révolte de la Nature, déjà présent chez Horkheimer, dans son Eclipse de la Raison ; notons que les ouvrages d'Horkheimer et de Leiss, penchant du côté de l'émancipation, se montrent assez peu concernés par les bouleversements écologiques

<sup>18</sup> Des interdits alimentaires comparables étaient prônés par les pythagoriciens dans l'antiquité, les justifiant de manière similaire

Cette dimension éthique qui, pour l'Environnement chosifié, inerte et gérable « scientifiquement » n'a que peu de sens, revient encore dès que nous considérons la Nature comme un processus, inséparable du vivant dans son ensemble et qui a survécu à plein de catastrophes environnementales sans avoir besoin d'interventions extérieures. La pratique scientifique ne devrait-elle pas en tenir compte ? Mais, cette pratique est limitée par l'idéologie des praticiens. Il me faut rappeler qu'alors que s'ouvrait le Sommet de la Terre à Rio, en 1992, un appel signé par 400 scientifiques et 59 prix Nobel, dit Appel d'Heidelberg, propageait des idées du temps d'Auguste Comte, celles défendant l'exploitation rationnelle de la terre, toute autre attitude étant taxée d'irrationnelle (cité dans 13)<sup>19</sup>. J'y vois des croyances<sup>20</sup> qui s'affirment et sont éloignées de ce que je considère propre à la Science. Celle-ci peut légitimement examiner les conséquences de tel ou tel choix sociétal, sans disposer, *a priori*, des critères nécessaires pour définir ce qu'est le **Bon** choix. En découle la nécessité de recourir à une éthique, non anthropocentrée, soit qui tient compte des autres vivants et étendue à la Terre comme Biosphère et non terrain d'exploitation par les humains (4).

Après ce long et complexe cheminement, je voudrais lancer une invitation : l'abandon pur et simple du concept d'environnement (une fiction) qui propage une vision difficile à défendre, tant sur le plan intellectuel, soit celle d'une chose inerte extérieure aux humains, que sur le plan pratique, devant la crise écologique qui hypothèque notre survie comme espèce. En adoptant le terme de milieu de vie nous revenons à un système qui nous permet d'articuler le naturel et le social, en conservant la richesse des interactions bidirectionnelles et leurs conséquences. Quand à la Nature, en lui reconnaissant le statut de vivant<sup>21</sup>, avec une existence propre, nous pourrions favoriser le développement d'autres attitudes, moins destructrices et reposant sur un authentique souci pour elle (14).

Conflits d'intérêt : aucun

#### Références bibliographiques

1. Larrère, C., Larrère R. (1997) Du bon usage de la nature, Collection Champs essais, Aubier, Paris, 312pp
2. Descola, Ph. (2005). Par-delà Nature et Culture, Essais Folio, Gallimard, 793pp
3. Merchant C. (1990), The Death of Nature, HarperOne, 348pp
4. Calicott, J.B. (2013) Thinking like a Planet, Oxford University Press, 384pp
5. White, L. (1967) The Historical Roots of our Ecological Crisis, Science, 155, 1203-1207
6. Hustvedt S. (2016) The Delusions of Certainty, Simon & Schuster, version électronique
7. Leiss, W. (1994) Domination of Nature, Mc Gill-Queen's University Press, 250p
8. Koyré, A. (1961) Du monde clos, à l'univers infini, Gallimard, 329pp

---

<sup>19</sup> « Nous soussignés, membres de la communauté scientifique et intellectuelle internationale, [...] exprimons la volonté de contribuer pleinement à la préservation de notre héritage commun, la Terre. Toutefois, nous nous inquiétons d'assister, à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, à l'émergence d'une idéologie irrationnelle qui s'oppose au progrès scientifique et industriel et nuit au développement économique et social. Nous affirmons que l'état de nature, parfois idéalisé par des mouvements qui ont tendance à se référer au passé, n'existe pas et n'a probablement jamais existé depuis l'apparition de l'homme dans la biosphère, dans la mesure où l'humanité a toujours progressé en mettant la nature à son service et non l'inverse. Nous adhérons totalement aux objectifs d'une écologie scientifique axée sur la prise en compte, le contrôle et la préservation des ressources naturelles. Toutefois, nous demandons formellement par le présent appel que cette prise en compte, ce contrôle et cette préservation soient fondés sur des critères scientifiques et non pas sur des préjugés irrationnels [...]. Notre intention est d'affirmer la responsabilité et les devoirs de la Science envers la société dans son ensemble... »

<sup>20</sup> Il me semble que le terme consacré est celui de scientisme

<sup>21</sup> Il serait utile de se reporter au texte de Dominique Méda (réf. 14, chapitre 5) qui défend un animisme, dit méthodologique et discute de l'éventuel besoin d'élaborer une nouvelle « religion », démarche pas si éloignée de celle de Lynn White qui propose de s'inspirer des thèses de Saint-François d'Assise

9. Bernard, Cl. (1875) Définition de la vie, *Revue des deux mondes*, 3<sup>ème</sup> période, tome 9, 326-349
10. Larrère, C., Larrère R. (2018) Penser et agir avec la Nature, La Découverte/poche, version électronique
11. Canguilhem, G. (éd. 1992, publié à l'origine en 1946), La connaissance de la vie, Librairie philosophique J. Vrin, 194pp
12. Léopold, A. (éd. 2019) L'Éthique de la Terre, Editions Payot & Rivages, version électronique
13. Roqueplo, Ph. (1997) Entre savoir et décision, l'expertise scientifique, In, *Entre savoir et décision, l'expertise scientifique*, sous la direction de Roqueplo Philippe. Éditions Quæ, pp. 7-10.
14. Fleury, C., Prévot, A.-C. - sous la direction de - (2017) Le souci de la nature, CNRS éditions, Paris, 572p